

Les mots n'ont pas la consistance du pain noir

Pascale Beauregard

Numéro 162, été 2019

C'est l'espace ménager qu'on connaît, et les mots qui le mangent

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/92356ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Beauregard, P. (2019). Les mots n'ont pas la consistance du pain noir. *Moebius*, (162), 67–71.

les mots n'ont pas
la consistance
du pain noir

Pascale Beauregard

C'est ainsi que je suis venue au monde: par une porte ouverte soudainement, une porte arrachée entre moi et les autres, le ventre ouvert de ma mère et une main sur mon corps sans que je m'y attende. Je suis née par césarienne pour une raison que j'ignore encore, et lorsque enfant je demandais à ma mère pourquoi cette opération, elle me répondait *fesses trop grosses*, mais cela ne me disait absolument rien sur mon histoire et je crois qu'elle-même ne saisissait pas le sens de sa réponse – je n'ai jamais su si elle parlait de mon derrière ou du sien –, car elle ne répétait que ce qu'elle pouvait comprendre de la vie projetée de l'autre côté de son regard. Alors voilà, quand ma mère a accouché, c'est sa mère qui l'accompagnait dans la salle, mais comme celle-ci ne connaissait pas la langue des signes, comme elle ne l'avait jamais apprise – elle n'en avait pas le temps avec sa marmaille dans ses jambes, et de toute façon, à cette époque, il n'était pas question de s'adapter, on envoyait

tous les bâtards du monde à l'internat : sourds-muets, déficients, attardés, quelle différence, ne désignait-on pas les premiers en anglais par le terme *deaf-and-dumbs*? –, elle parlait à sa fille comme si celle-ci l'entendait, en la regardant et en bougeant ses lèvres sans s'arrêter, sans ralentir le débit de sa voix, sans articuler plus distinctement, oh certes, parfois elle inventait un petit geste pour apporter un peu de richesse à la conversation qu'elle entretenait avec son enfant, les deux mains ensemble pour dire *toi et moi*, les deux poings qui tremblent pour dire *il fait froid*, sans jamais plus de nuances, et de cette manière, ma mère a dû saisir entre deux contractions ce que ma grand-mère lui rapportait des propos du médecin, elle a dû attraper un mot et y en greffer un autre pour donner un peu de sens à tout ce charabia. Ainsi, lorsque ma grand-mère s'est écriée *Suzanne, ton bébé se présente par les fesses*, ma mère a saisi *fesses* seulement, et comme ce mot flottait seul dans sa tête, aucune image ne lui venait à l'esprit, alors d'une manière tout à fait aléatoire, elle y a ajouté *grosses*, et j'imagine aujourd'hui avec les indices que j'ai recueillis que je me présentais par le siège. Oui, voilà, ça me revient maintenant : je refusais de pointer le bout du nez, je résistais au piège installé pour moi – je n'allais tout de même pas sauter tête première dans ce filet –, alors je suis restée positionnée à l'envers dans le ventre de ma mère pour éviter d'être avalée par le monstre qui m'attendait, mais ça ne reste qu'une idée, une supposition, peut-être la réalité était-elle tout autre, peut-être que j'arrivais au monde avec des fesses énormes et que ces fesses ne passaient pas dans le col utérin de ma mère, peut-être suis-je restée la tête prise dans son vagin à suffoquer et à manquer d'air, cela expliquerait pourquoi j'ai souvent l'impression d'étouffer, surtout quand j'entre en voiture dans un tunnel ou sur un

pont, peut-être ces malaises qui me reviennent fréquemment émergent-ils d'un traumatisme vécu à ma naissance, je ne le sais pas, je ne le saurai jamais, car toutes les informations que j'ai reçues se révèlent fausses, toujours, ou du moins ne sont-elles pas validées – par un vrai père, une vraie mère, une autorité quelconque –, alors vous voyez, si ma mère n'était pas au courant des détails de son propre accouchement, comment aurais-je pu les connaître, comment les connaîtrais-je jamais, si ce n'est en remontant à tâtons le fil tordu de ma mémoire ?

*
* * *

À ma naissance, mes parents se sont dit voici notre sauveuse, elle arrive avec la mission très grande d'apaiser notre souffrance en comblant nos manques, et nous ne parlons pas ici de l'audition, nous parlons des carences de l'âme, puisqu'on ne nous a jamais considérés, c'est-à-dire qu'on nous a considérés comme des cancre – aussi bien dire qu'on a nié notre existence. À peine entrés dans l'enfance, on nous a placés dans des centres, on nous a mis dans des instituts spécialisés où on nous a accueillis à bras ouverts en nous disant voici, mon enfant, nous te faisons le plus beau cadeau que tu pourras jamais recevoir, le cadeau de la langue, puisque avant d'arriver dans ce pensionnat, tu étais sans parole et sans histoire, un garçon qui se berce sur son balcon à longueur de journée, un garçon qui n'attend rien du monde et qui ne sait surtout pas ce qui l'attend, par chance, un garçon sourd et muet comme une plante oubliée à l'ombre, et la chaleur des rayons qui ne l'atteint pas, qui ne l'atteindra jamais, un garçon qui a froid depuis l'enfance et qui a toujours eu, jusqu'à maintenant, les extrémités gelées, la mémoire a un corps et ce froid,

papa, tu l'as gardé jusqu'au bout de tes doigts, même si à huit ans on t'a offert une chaleur autre, une chaleur que tu ne connaissais pas, la chaleur du clerc qui dit *moi remplace Dieu*, qui dit *moi remplace papa*, un peu plus et il dit *moi remplace toi*, la chaleur du clerc qui te prend dans ses bras et qui baisse son pantalon pour que tu puisses toucher à son membre, à ce moment tu te sens aimé et tu aimes en retour comme il te montre à aimer, tu te crois privilégié, tu es son préféré, c'est ce qu'il te raconte pour t'attirer dans son piège, tu ne sais pas que les 200 autres enfants du collègue sont aimés autant que toi, tu ne sais pas que les clercs ont délimité leur territoire et qu'ils ont établi entre eux une entente, le petit blond pour moi, il me plaît vraiment, on dirait un ange avec ses boucles dorées et son visage innocent, je serai pour lui un maître, je lui donnerai le monde, je lui donnerai une langue, bien sûr je ne lui apprendrai que ce qui m'arrange – les mots qui dérangent, je les laisserai dans le néant puisqu'ils y sont déjà –, je le modèlerai comme Dieu me le demande, il sera obéissant, il sera gentil et sage comme un agneau prêt à être sacrifié, il sera notre instrument de piété et, surtout, notre feu de joie, puisque nous aussi nous avons froid, nous aussi nous avons nos manques vis-à-vis de nos parents, ce n'est un secret pour personne que nous venons de la misère noire, nous venons du néant de la parole à notre façon, le néant de la parole de nos pères qui revenaient des champs avec une sangle prête à fendre les paumes, qui revenaient avec la mission de remettre l'ordre dans la maison, vous voyez, à chacun son destin, à chacun sa mission, c'est la même chose pour tout le monde, auriez-vous vu un père revenir des champs en disant oui mon enfant vos désirs sont des ordres, et nous aurons une bonne discussion à propos de vos sentiments, et ce sera la même chose pour tous les

autres enfants de la horde, nous parlerons la nuit et le jour et la nuit encore, jusqu'à ce que nos récoltes périssent dans les champs, jusqu'à ce que nous n'ayons plus rien à nous mettre sous la dent, nous parlerons jusqu'à la fin des temps, nous irons à l'église mettre le corps du Christ sur notre langue et cela sera suffisant, voyez mes enfants comme il est bon de se parler sans limites, nos récoltes attendront que le bon Dieu les ressuscitent, vous voyez cette logique de la parole qui déborderait à l'excès, les mots n'ont pas la consistance du pain noir, ils ne servent à rien d'autre qu'à gémir et à se répandre comme du vent, alors à quoi bon parler, vous voyez, il y a longtemps que les mots manquent à la vie, et moi ce que je pense vraiment, je vous le dis, c'est que la parole est toujours morte, en tout cas pour moi, puisqu'elle ne sort pas par le chemin de la gorge, elle sort par les mains, par les doigts, peut-être parce que c'est avec ces mêmes mains et ces mêmes doigts que j'ai appris, moi aussi, à dire oui, tout le temps.